

L'homme qui plantait des arbres

De Jean Giono



L'homme qui plantait des arbres

Texte Jean Giono

Mise en scène Guy Pierre Couleau

Avec Pascal Durozier



Production : Comédie De l'Est – Centre dramatique national d'Alsace

Contact

Pascal Durozier

Tel : 06 07 94 44 32

Mail : durozierpascal@free.fr

Notes pour le travail

Au beau milieu de nulle part, un homme plante des arbres, à mains nues, armé de sa seule patience et d'une tige de fer, inlassablement pendant plus de trente ans. Ce rêve de voir renaître la vie sur une lande qu'on croyait désertée pour toujours, cette douce folie est rendue possible par les deux mains d'un simple berger, quelque part dans les montagnes les plus reculées de la Provence, en ce début de vingtième siècle. Jean Giono, au hasard de sa route, en est le témoin privilégié. Il nous en fait le récit, et dès lors, il nous apparaît clairement que les actions d'une seule personne, vivant loin de toute civilisation, travaillant avec opiniâtreté à une cause qui semble impossible, peuvent changer la face d'un pays tout entier. C'est ce miracle que nous révèle l'auteur de « *Regain* ». Et parce que l'être humain oscille sans cesse entre espoir et souvenir, nos vies ressemblent à l'aventure de ce promeneur solitaire, explorant les collines désolées de sa terre natale et découvrant le mystère de la vie. Les pas de nos consciences nous conduisent, selon les jours, vers des landes sombres et terribles ou bien vers de paisibles étendues, rassurantes et vertes. Ce sont nos espérances qui font reflourir les horizons parcourus et les images qui peuplent nos mémoires nous persuadent qu'il faut continuer d'avancer.

Ce texte a tout d'une histoire vraie, tout est fait pour que nous pensions que ce berger passionné et altruiste a bien fait ce qu'il a fait et qu'il a vraiment existé. Et pourtant tout est l'invention de l'écrivain. Rien n'a jamais existé. Mais l'histoire d'Elzéard Bouffier est tellement possible, que nous nous demandons pourquoi elle n'est pas véritable. Pourquoi n'existe-t-il pas auprès de nous des hommes semblables ? Où sont-ils ces justes de la terre, ceux-là qui donnent leur vie à donner la vie ? En fait, peu importe qu'il s'agisse d'un rêve, d'une invention. Peu importe puisque nous y avons cru. Des hommes et des femmes comme Elzéard Bouffier existent bel et bien. Ils sont dans nos mémoires, dans nos imaginations et ils sont notre futur, parce que nous les avons inventés et que nous les inventerons encore et encore. Il nous suffira de croire que deux mains peuvent reboiser des montagnes et tout sera possible. Le vrai miracle de ce texte ne réside pas seulement dans l'histoire qu'il raconte.

Il se cache dans le fait que nous y croyions et que grâce à cette fable humaniste et nécessaire, l'espoir se soit mis à croître et grandir au plus profond de nous-mêmes. Un arbre pousse, puis des milliers d'autres sur ces collines désertes et, en nous désormais, est née la certitude que le travail opiniâtre et secret d'un berger solitaire peut donner le bonheur et la vie à des centaines de personnes pour des générations et des générations à venir. En ces temps de chaos tout autour de nous, il semble bien que l'exemple de cet homme puisse servir à notre violente humanité en souffrance. Et c'est pourquoi, lorsque j'ai lu pour la première fois cette extraordinaire nouvelle de Jean Giono, l'idée m'est immédiatement venue à l'esprit de la porter à la scène, en un monologue qui convoquerait, pour aujourd'hui, le souvenir et l'espoir.

Guy-Pierre Couleau

(juillet 2012)

Résumé de la pièce

Le narrateur, personnage anonyme, effectue une randonnée dans une contrée située entre les Alpes et la Provence, région désertique où plus rien ne pousse excepté la lavande. Il campe alors auprès d'un « squelette de village abandonné » au milieu d'une « désolation » sans pareille, où pourtant la vie a jadis existé. Après une nuit de repos, il reprend son chemin mais manque bientôt d'eau. Il fait par chance la rencontre d'un berger silencieux nommé Elzéard Bouffier. Celui-ci lui offre à boire, puis lui propose de passer la nuit chez lui, dans sa maison de pierres. Le narrateur est impressionné par la bonne tenue de la demeure et par la vie placide et sereine du berger qui vit seul en compagnie de son chien et de son troupeau de moutons.

Alors que la nuit s'avance, le narrateur observe le berger en train d'examiner, de classer, de nettoyer puis de sélectionner, « un tas de glands ». Il en choisit finalement cent, qu'il met de côté, puis va se coucher. Le lendemain, le narrateur reprend sa route mais, intrigué, demande au berger s'il lui est possible de demeurer chez lui encore un jour. Le berger accepte puis prend la route avec son troupeau et son sac de glands. Le narrateur décide de suivre un chemin parallèle à celui du berger afin d'observer ce qu'il compte faire de ses glands. Ce dernier s'arrête enfin sur une petite clairière désertique et, à l'aide d'une « tringle de fer », fait un trou dans lequel il met un gland, puis rebouche le trou. Le narrateur comprend qu'Elzéard Bouffier plante des chênes et, ce jour-là, il en plante cent, « avec un soin extrême ».

Le lendemain, le narrateur quitte la compagnie du berger et l'année d'après il est engagé sur le front de la Première Guerre mondiale. Mais, lorsqu'il décide d'effectuer à nouveau une randonnée dans la région, le souvenir du berger silencieux lui revient. Retrouvant le planteur, qui a changé de métier et qui est maintenant apiculteur (ses moutons étant en effet une trop grande menace pour ses plantations), celui-ci lui fait visiter sa nouvelle forêt dont les chênes datent de 1910.

« Quand on se souvenait que tout était sorti des mains et de l'âme de cet homme – sans moyens techniques – on comprenait que les hommes pourraient être aussi efficaces que Dieu dans d'autres domaines que la destruction ».

Dès 1920, le narrateur rend régulièrement visite au berger solitaire. Il constate ainsi la propagation de ses arbres, en dépit de quelques infortunes. Pour accélérer son projet, Elzéard Bouffier décide de fabriquer une maison afin de vivre au milieu des arbres. En 1935, le narrateur rend visite au berger en compagnie d'un ami garde forestier, à qui il dévoile le mystère de cette « forêt naturelle ». Ce dernier jure de conserver le secret et voit en Elzéard Bouffier un homme qui a trouvé par cette activité « un fameux moyen d'être heureux ».

Le narrateur revoit une dernière fois le berger, en juin 1945. Ce dernier a alors 87 ans et il continue sa tâche de reforestation. Autour de lui, la région est revenue à la vie, notamment le village de Vergons où les habitants sont de nouveau présents et heureux. Ainsi, « plus de dix mille personnes doivent leur bonheur à Elzéard Bouffier ». Le narrateur a une dernière pensée pour le berger, sa générosité et son abnégation, qui font de sa réalisation « une œuvre de Dieu ». Enfin, « Elzéard Bouffier est mort paisiblement en 1947 à l'hospice de Banon »

Une commande

C'est à la suite d'une commande du magazine américain *Reader's Digest*, en février 1953, sur le thème « Le personnage le plus extraordinaire que j'ai rencontré », que la nouvelle naît. Giono communique avec le magazine par l'intermédiaire de l'agence littéraire Chambrun, de New York. Il écrit un premier synopsis d'une page et attend la réponse. Il reçoit le 2 février 1953 une lettre du *Reader's Digest* qui lui annonce que son texte a été préselectionné. Il doit ensuite leur faire parvenir le récit en entier avant la fin du mois.

La première version complète est écrite par Giono dans la nuit du 24 et 25 février. Le 15 avril, Jacques Chambrun transmet à Giono les remarques du magazine américain, qui ignore la notoriété de l'écrivain manosquin.

Le comité de sélection exige que Giono identifie davantage le lieu de l'action et le personnage du berger, afin de convenir aux exigences du concours. Le magazine souhaite aussi que l'épilogue du récit soit optimiste et qu'il conclue sur la renaissance des villages de la contrée. Giono prend donc en compte ces directives et, le 29 mai, fait parvenir son texte modifié. Il donne le nom d'« Elzéard Bouffier » au berger et localise la bourgade par le toponyme réel de Vergons. Il y ajoute une autre précision géographique : le berger meurt à l'hospice de Banon, à cent kilomètres du Vergons réel, près de Saint-André-les-Alpes.

Le magazine ayant des doutes sur la véracité des faits rapportés par Giono dépêche un représentant français, John D. Panitza, qui enquête dans la région décrite. Ne trouvant aucune information sur Elzéard Bouffier, il rencontre Giono en juin. Ce dernier nie l'invention et donne des éléments probants à Panitza qui finit par enquêter, en vain, dans les registres de l'hôpital de Banon.

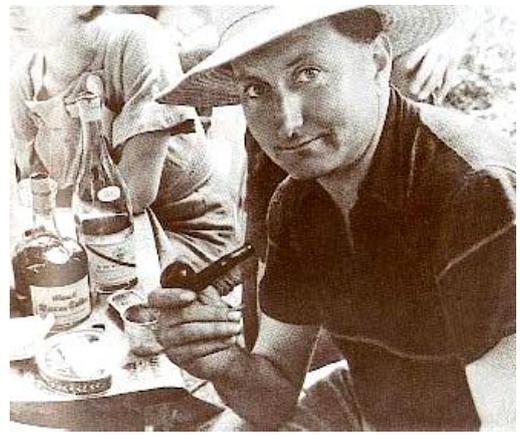
Giono reçoit ensuite une lettre, le 1^e décembre 1953, dans laquelle le magazine refuse son texte en raison du doute sur l'existence du personnage d'Elzéard Bouffier. Giono étant délivré de tout contrat avec le *Reader's Digest*, une autre revue américaine, *Vogue* demande à publier le texte, ce que Giono accepte, sans demander de droits d'auteur. Le 15 mars 1954, *L'homme qui plantait des arbres* est publié, en anglais donc, sous le titre *The Man Who Planted Hope and Grew Happiness (L'homme qui plantait l'espoir et faisait pousser le bonheur)*, dans *Vogue*. Après avoir été publiée dans *Vogue*, la nouvelle est éditée gratuitement à hauteur de 100 000 exemplaires aux États-Unis.



L'auteur

Jean Giono

(30 mars 1895 – 9 octobre 1970)



Dans le paysage littéraire du XXe siècle, Giono, figure dominante, est pourtant à part. Fils unique d'un cordonnier et d'une repasseuse, attaché à ses racines paternelles piémontaises et gommant la part de sang provençal qu'il tenait de sa mère, il est né à Manosque, ne l'a quitté qu'épisodiquement, contre son gré, et y est mort.

Resté à l'écart des courants, volontiers même à contre-courant, n'ayant pas fait école, pas cherché à exercer une influence littéraire, ni à dégager la théorie de son écriture, il est inclassable.

Son enfance est pauvre et heureuse : pour lui un âge d'or dont il fera revivre l'atmosphère, directement ou indirectement, tout au long de sa vie. Ce bonheur est fracassé par la guerre de 14.

Mobilisé pendant plus de quatre ans, dont plus de deux au front dans l'infanterie – Verdun, le Chemin des Dames, le Kemmel, il en sort indemne mais viscéralement pacifiste. Démobilisé, il se marie : il aura deux filles. Il a toujours aimé inventer des histoires, et a très tôt voulu écrire. Il s'y exerce avec de petits textes. Mais il a trente ans quand il achève son premier roman (refusé)*, près de trente-cinq quand paraît le suivant, **Colline** (1929). Ce livre poétique, qui fait passer dans les lettres un grand vent frais, obtient un succès immédiat ainsi que les suivants. Giono peut quitter la banque et vivre de sa plume : Grasset et Gallimard se le disputent.

Mais la guerre éclate, Giono ne parvient à finir aucun des romans qu'il commence. Il est à court d'argent. Il aide et recueille des juifs, des communistes, des résistants pourchassés. Il écrit en 1943 une pièce de théâtre, *Le Voyage en calèche*, dont le héros résiste à une occupation étrangère. La censure allemande interdit la représentation, mais nul ne le sait. L'opinion retient seulement qu'un hebdomadaire pro-allemand a publié un roman de lui, commencé avant-guerre et sans aucune implication politique.

A compter de 1951, Giono a repris la place qui lui est due. Il est élu à l'Académie Goncourt en 1954. Il se permet désormais de voyager – Ecosse, Espagne, surtout Italie – et de faire des séjours à Majorque. Il est devenu un sage, un lettré plein d'humour. Il se change du roman en écrivant des livres de voyage, de compte-rendu judiciaire, d'histoire, auxquels il impose sa marque personnelle. Il donne des chroniques d'humeur à des journaux de province.

Il s'oriente vers le cinéma, écrivant des scénarios, des dialogues, faisant même de la mise en scène. Ses romans, plus espacés, gardent leur intensité, leur poésie, leur vivacité de narration (Ennemonde, 1964, Le Déserteur, 1966, L'Iris de Suse, 1970).

Son œuvre ne connaît pas cette retombée de célébrité qui suit souvent la mort d'un auteur. Viscéralement, dans sa vie, Giono a été un fabulateur effervescent. Comme écrivain, il est un créateur de mondes. Poète d'une paysannerie rêvée avant 1939, robuste, subtil et ironique inventeur de psychologies imaginaires dans ses sombres Chroniques d'après-guerre, mais toujours poète, ouvert à toutes les sensations et prêt à les inventer au besoin, créateur d'images autant que Hugo, épris de paix, de musique, de générosité, il joue d'un clavier stylistique et narratif dont l'ouverture, la vivacité et la richesse ont peu d'équivalents. Giono, ce solitaire, est solidement installé dans les sommets de notre littérature.

L'équipe artistique

Guy Pierre Couleau, metteur en scène

Metteur en scène, il est nommé en juillet 2008 à la direction de la Comédie De l'Est, Centre Dramatique Régional d'Alsace, à Colmar qui devient en 2012 un Centre Dramatique National. Il débute au théâtre comme acteur en 1986, dans des mises en scène de Stéphanie Loïk, Agathe Alexis ou Daniel Mesguich.

Il réalise sa première mise en scène à L'Atalante en 1994 (*Le Fusil de Chasse* de Y.Inoué), puis continue de jouer et de mettre en scène alternativement jusqu'en 1998, date à laquelle il décide de se consacrer uniquement à la mise en scène : *Vers les Cieux* de Horvath, 1995 – *Netty* d'après Anna Seghers, 1998 – *Déjeuner chez Wittgenstein* de Thomas Bernhard, 1998.

En 1999, il met en scène *Le Baladin du Monde Occidental* de John M. Synge, puis fonde, en 2000, sa compagnie « Des Lumières et Des Ombres », qui devient associée au Moulin du Roc, Scène Nationale de Niort puis aux scènes nationales de Gap et d'Angoulême. En 2001, *Le Sel de La Terre*, diptyque de Sue Glover et Frank McGuinness, est programmé au « Festival IN » d'Avignon.

Ses plus récents travaux sont *Rêves* de W. Mouawad (Niort puis Antony, 2005) ; *L'Épreuve* de Marivaux (Gap, 2005), *Marilyn en chantée* de Sue Glover (Angoulême, 2008), *Les Justes* d'Albert Camus (Gap et Athénée Théâtre Louis Jovet en 2007), *Les Mains sales* de Jean-Paul Sartre (Gap et Athénée Théâtre Louis Jovet en 2009), *La Fontaine aux saints* et *Les Noces du Rétameur* de J.M. Synge (création au CDR d'Alsace à Colmar en janvier 2010). En 2011, il crée à la Comédie de l'Est *Hiver* de Zinnie Harris, *Le Pont de pierres et la peau d'images* de Daniel Danis et *Bluff* d'Enzo Cormann. En 2012, il crée « Maître Puntila et son valet Matti » de Bertolt Brecht.

Pascal Durozier



Issu d'une famille de théâtre ambulant, il s'est formé en travaillant dans différentes troupes du sud de la France. A Paris, il rencontre Monica Pagneux et Jacques Lecoq. En 1987, il est engagé par Ariane Mnouchkine au Théâtre du Soleil pour *Les Atrides* et *L'Indiade* d'Hélène Cixous. Il travaille également avec Maurice Durozier pour *Brûleurs de Planches*, Christophe Rauck (*La Nuit des Rois* de Shakespeare), Serge Lipszyc (*Ivanov* de Tchekhov), Guy Pierre Couleau (*Le baladin du Monde Occidental* de J.M. Synge, *Regarde les Fils de l'Ulster marchant vers la Somme* de Frank

Mac Guinness, et *La Forêt d'Ostrovski*, *George Dandin* de Molière ou *L'Épreuve* de Marivaux, *Sortie de piste* d'après Anton Tchekhov, *La Fontaine aux saints* et *Les Noces du Rétameur* de J.M. Synge, *Hiver* de Zinnie Harris, *Le pont de pierres et la peau d'images* de Daniel Danis), Sotigui Kouyaté (*Oedipe* de Sophocle), Philippe Carbonneaux (*Ma Maison* de Pierre Yves Chapalain), Achille Tonic (*Les Caméléons d'Achille* ou au cinéma, *Cabaret Paradis*) ou Edmunds Freibergs (*Oncle Vania* en 2012)

Dernières Nouvelles d'Alsace, le 17 novembre 2012

COLMAR Théâtre en appartement avec la Comédie de l'Est

Giono à la maison

La Comédie de l'Est, à Colmar, lance le théâtre en appartement. Pascal Durozier, comédien, se rend ainsi dans une vingtaine de foyers pour interpréter un texte de Jean Giono. Une expérience théâtrale différente.

Il est 19 h 30, dans l'appartement colmarien de la famille Harrang. Tout est prêt pour cette soirée pas comme les autres. Le projecteur est branché, les sièges sont disposés, le buffet de fin de spectacle attend au frais, le comédien se concentre dans une pièce isolée. « On a un peu bougé les meubles », raconte Eva, la maîtresse de maison. Cette mère de deux enfants a été séduite par la proposition de la Comédie de l'Est : recevoir chez soi un comédien et des amis pour une expérience théâtrale inédite. « Notre salon avait déjà accueilli un groupe de musiciens qu'on connaît pour un petit concert. C'était une bonne expérience. »

Peu avant 20 h, les invités arri-

vent. Une quinzaine d'amis du couple, ou d'amis d'amis, et quelques adolescents, dont les deux enfants des Harrang, Alexandre 10 ans et Lella, 14 ans. A 20 h 15, tout le monde est installé. On éteint les lumières. Pascal Durozier, en chemise blanche et pantalon à bretelle fait son entrée, pour interpréter *L'homme qui plantait des arbres* de Jean Giono. Dans un silence religieux, les invités écoutent ce monologue qui les entraîne dans la Provence du début du siècle à la découverte d'Elzéard Bouffier qui, inlassablement, plante des milliers d'arbres dans un paysage désertique des Alpes du Sud. Vers 21 h, quand Pascal Durozier achève le récit, le silence subsiste quelques minutes.



Pascal Durozier dans l'intimité d'un appartement colmarien. PHOTO DNA-NICOLAS PINOT

PROMOUVOIR LA CDE

Déjà expérimentée par l'Atelier du Rhin-La Manufacture en 2003 et en 2004, cette opération de théâtre en appartement vise essentiellement un nouveau public. « Nous demandons aux gens qui nous accueillent chez eux d'inviter au moins 12 personnes qui ne sont pas des abonnés, voire qui ne viennent jamais à la Comédie de l'Est. Ces invités achètent alors une contre-marque, c'est une sorte de bon d'achat de 10 €, à valoir sur les pièces présentées cette saison. C'est une manière de promouvoir notre travail », indique Violette Relin, chargée de communication à la CDE. La vingtaine de dates de théâtre en appartement a trouvé preneurs très rapidement, dans des domiciles colmariens mais aussi des environs (Wintzenheim, Sundhoffen, Ammerschwihr).

« La fin est arrivée un peu brutalement », commente une invitée, encore sous le charme de la performance. Mais très vite, la deuxième partie de soirée commence, celle de la

convivialité et de l'échange autour du buffet. Comme chaque soir, Pascal Durozier est au cœur des discussions. « Est-ce que vous nous voyez ? » demande Eva. « Oui, mais je ressens sur-

tout les gens autour de moi. C'est très agréable de jouer comme ça, mais certains acteurs détestent cette proximité parce qu'on ne peut pas se cacher », dit-il. C'est la première fois qu'il vit ce genre

d'expérience, lui aussi. « Il y a quelque chose d'essentiel, de très archaïque, dans cette façon de jouer. Ça réoxygène notre art. » ■

V.F.

L'Alsace, le 13 décembre 2012

Comédie de l'Est : le théâtre à domicile



Une quinzaine de particuliers, à Colmar ou dans sa région proche, ont dit oui à l'aventure du théâtre à la maison. Photo Hervé Kielwasser

L'Atelier du Rhin avait expérimenté le théâtre en appartement il y a quelques années, la Comédie de l'Est le tente cette saison, avec un seul comédien « en scène », pour un grand classique des textes écologiques signé Jean Giono : *L'homme qui plantait des arbres*. Une quinzaine de particuliers, domiciliés à Colmar ou dans sa région proche, ont signé pour l'aventure entre mi-novembre et mi-décembre. Chacun a invité un minimum de douze amis, collègues ou voisins à vivre ce moment particulier.

Un moment particulier aussi pour l'acteur Pascal Durozier, en résidence à la Comédie de l'Est depuis l'arrivée du directeur Guy Pierre

Couleau, puisqu'il n'avait encore jamais pratiqué ce théâtre à part. *L'Alsace* a suivi une de ces soirées culturelles chez Geneviève et Ferenc Nemeth à Colmar. Ils avaient constitué une salle, leur salon, de vingt spectateurs, ravis d'avoir pu entendre, dans ces conditions des plus conviviales, les « belles-lettres » et les belles histoires, empreintes d'humanisme, de Jean Giono.

L'histoire, proche du conte ou de la parabole, d'un berger, d'un homme sans culture qui a « trouvé un moyen d'être heureux » en plantant des dizaines de milliers d'arbres en terres, jusqu'alors désertiques, de la basse Durance.

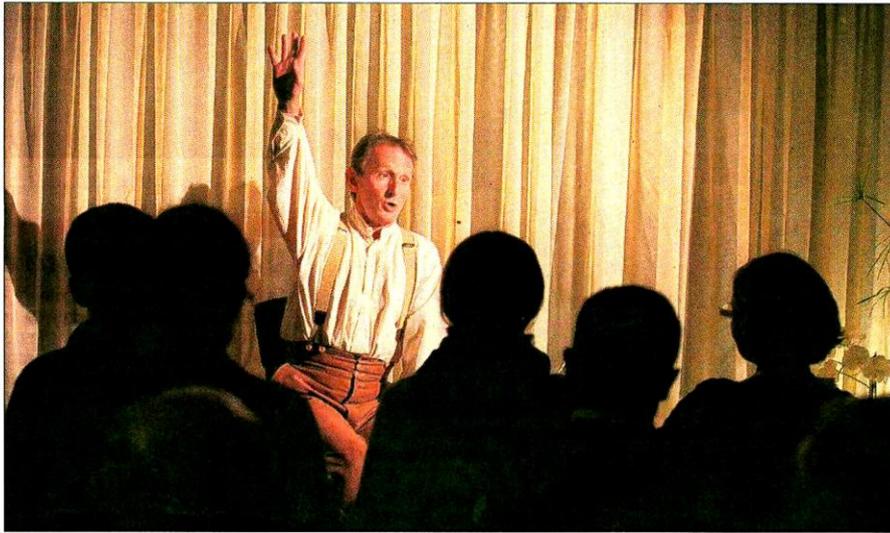
Théâtre en appartement

Belles-lettres chez soi et entre amis

La Comédie de l'Est a relancé, cet automne, le théâtre en appartement. Un soir, à Colmar...

Cela commence comme au théâtre, par une voix qui rappelle aux spectateurs public qu'il faut éteindre son portable avant de leur souhaiter « un bon spectacle ». Mais cette représentation-là est un peu particulière, puisqu'elle se déroule chez des particuliers, en l'occurrence Geneviève et Ferenc Nemeth. Le public est constitué de leurs amis et connaissances, vingt personnes, « des gens de mon club de gym, de ma chorale, des collègues, une amie d'enfance... », précise Geneviève, à l'origine de la soirée. « C'est ma femme qui a pris l'initiative, confirme Ferenc, mais j'applaudis. Je trouve cette décentralisation du théâtre chez les gens extraordinaires ».

Geneviève raconte avoir été séduite par la proposition de la Comédie de l'Est : accueillir, chez soi, le comédien Pascal Durozier, avec un texte de Jean Giono, *L'homme qui plantait des arbres*. Autant pour l'idée du théâtre en appartement que pour l'œuvre choisie : « L'idée est géniale, et comme j'ai envie de toutes les bonnes choses de la vie... Et surtout, c'est un bonheur d'entendre Giono, avec toute la Provence, le soleil qu'il nous amène. Ça revigore ! J'aime ce côté amour de la vie, des gens, de la patrie... Je n'aurai pas eu forcément envie de cette soirée avec Vian ou Sartre, c'est moins plaisant. »



Pascal Durozier lors d'un spectacle chez Geneviève et Ferenc Nemeth, à Colmar. Photo Hervé Kielwasser

Des chaises et fauteuils ont été installés dans le salon par les hôtes. Le dispositif technique et scénique est des plus simples : un projecteur, une chaise, une bille de bois.

« Comme si ça réoxygénait le travail d'acteur »

Le couple accueille ses invités en fin d'après-midi. On se salue, s'échange ses prénoms, se retrouve, discute un brin. Pendant ce temps, le comédien a trouvé refuge dans le bureau de la maison, pour se changer et se concentrer. Est aussi présente Valérie Gondouin de la Comédie de l'Est,

pour faire le lien, s'assurer que tout va bien et tenir la billetterie (voir l'encadré ci-dessous).

Pascal Durozier entre en scène, dans le salon, pose une gourde et une canne sur la bille de bois, les seuls accessoires. À deux mètres à peine du premier rang, il débute son récit, celui de Jean Giono et de sa rencontre, en 1913, avec un berger planteur d'arbres. Il emmène le public en basse Durance, dans un endroit désertique entre Sisteron et Mirabeau. Un endroit où « on vit mal », où « le vent irrite les nerfs ». Dans ce lieu, vit ce berger, « un homme que rien ne semble déranger », porté par une passion qu'il aura toute sa vie : planter des arbres. Une passion qu'il poursuivra

pendant la Première et la Deuxième guerre mondiale, « imperturbablement ».

Grâce à « cet athlète de Dieu », en soixante ans, la région est devenue verdoyante, agréable à vivre. « 10 000 personnes lui doivent le

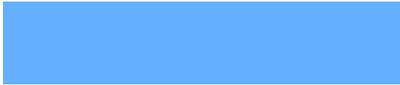
bonheur », conclut Giono qui s'émerveille de ce qu'un homme peut faire avec ses simples mains et sa ténacité.

Applaudissements et petit mot de Geneviève Nemeth : « Merci, ce texte est sublime et parfaitement dit. » Les discussions reprennent pour questionner l'artiste (« il faut combien de temps pour apprendre un texte comme ça ? ») ou pour commenter le spectacle.

Le public est convié à un buffet : « On l'a préparé à plusieurs, certains sont venus à 17 h pour ça. » Pascal Durozier est là, après s'être changé. « Vous m'avez donné beaucoup, beaucoup d'images, vraiment, de belles images. Merci. On oublie un peu le présent », lui confie une spectatrice. Le comédien remercie à son tour.

C'est sa première expérience de théâtre en appartement et il est ravi. « Je trouve que c'est un privilège, pour eux et pour moi, un acte de générosité. Comme un cadeau. Les gens ont le trac, étrangement, ils ont envie que ça marche. Pour moi, c'est beaucoup de sensations, comme si ça réoxygénait le travail d'acteur. »

A.W.



Contact

Pascal Durozier

Tel : 06 07 94 44 32

Mail : durozierpascal@free.fr